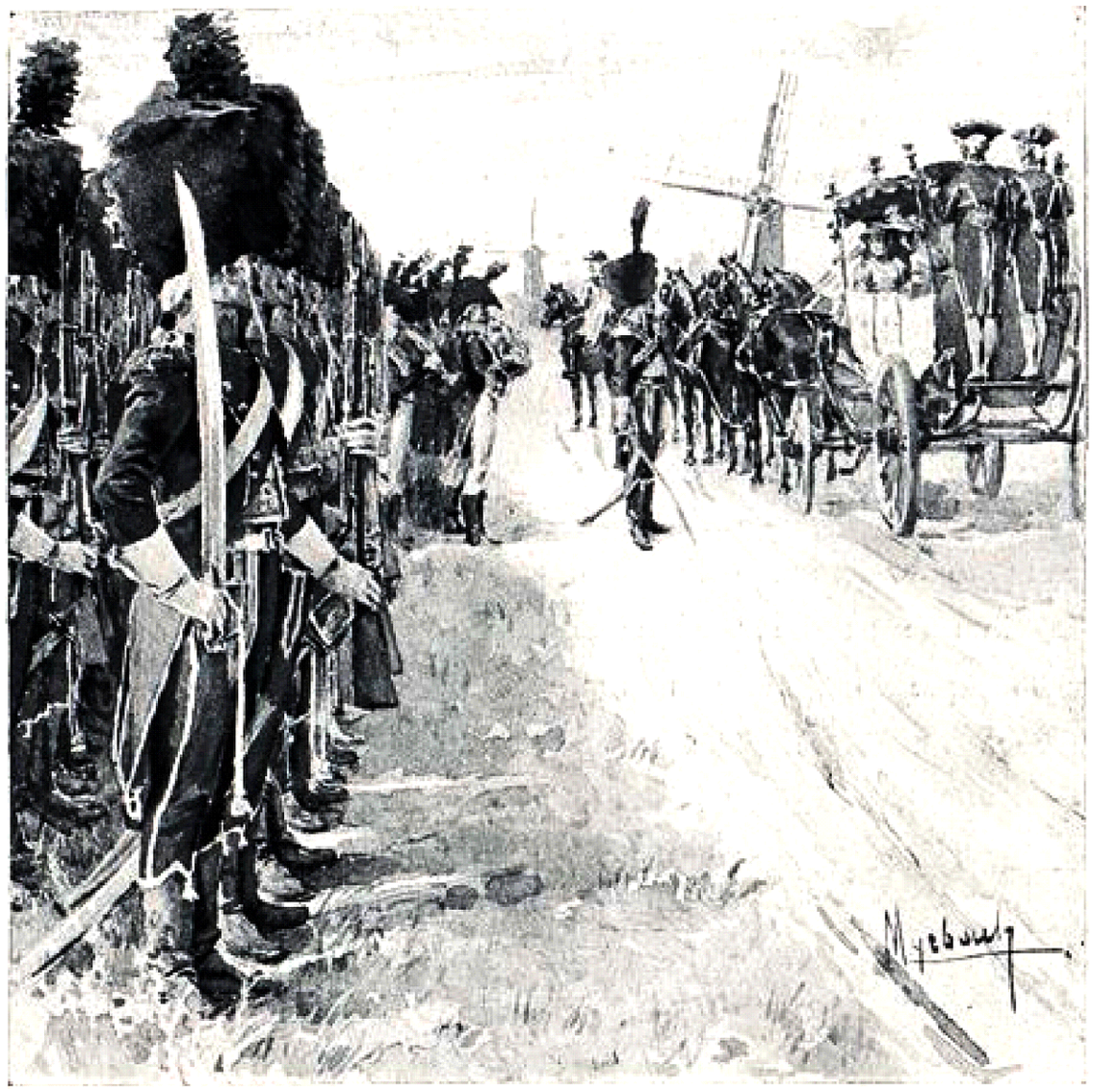
tutoyait. Je sus depuis que c'était une amie d'enfance de la Reine, une compagne de chez madame Campan. C'était Mademoiselle Cochelet, lectrice de la reine Hortense.

Le capitaine Lavigne, qui était de service, prévenu à temps, fit prendre les armes au régiment et eut le bon goût de faire avancer la musique au centre de la ligne au point où la calèche de la Reine s'était arrêtée. Notre musique qui était fort bonne, se mit à exécuter l'air en vogue dans ce temps-là :



Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois...

dont la musique, comme tout le monde le sait, était l'œuvre de la reine Hortense. Elle parut fort touchée de cette délicate attention; puis elle s'empressa de demander que toutes les punitions fussent levées. Le capitaine Lavigne lui dit qu'elles avaient été levées pour l'anniversaire de la fête de l'Empereur.

« Sachez-moi au moins gré de mon attention, » dit la Reine au capitaine Lavigne.

Avant que la calèche ne partit, la jeune personne qui était en face de la Reine, fit signe à Javot, notre chef de musique, d'avancer et elle lui remit, de la part de Sa Majesté, vingt napoléons pour la musique. Eh bien! si j'eusse dit en ce moment à un de mes amis, à Henri par exemple : « Tu vois cette jeune personne dans la calèche de la Reine qui se penche pour donner une bourse au chef de musique, ce sera ma femme un jour, » il m'aurait traité de fou, et cependant j'aurais dit vrai. Mais n'anticipons pas sur le temps et continuons dans l'ordre de mes souvenirs.

La calèche à six chevaux reconduisit la Reine à La Haye. Il y eut ce jour-là, 15 août, festin et bal à la Cour et le capitaine Lavigne, qui fut relevé du service du camp, eut le bonheur d'y assister et même, sur une invitation du premier chambellan, il eut l'insigne honneur de danser une contre-danse avec la reine Hortense. C'était pour le remercier de la politesse que Sa Majesté avait reçue de lui au camp.

Le 16 août, notre régiment se mettait en route pour retourner en garnison à Bréda, d'où nous partions pour Cologne le 20 du même mois.

Les adieux de garnison sont tous les mêmes : regrets réciproques de se quitter,

promesses sans fin de penser toujours à vous, de ne jamais vous oublier, de s'écrire, etc. Mais Mademoiselle van V...s voulut que j'emportasse un souvenir d'elle, et, s'étant aperçue que je fumais, elle me dit : « Charles, je veux vous donner cette belle pipe qui est dans la montre au comptoir, mais comme je ne puis le faire ouvertement, achetez-la à ma sœur qui vend tout dans la boutique. » Et elle me glissa quarante-huit francs dans la poche.

J'avoue que j'éprouvai un plaisir extrême en voyant Mademoiselle van V...s m'offrir une belle pipe en écume de mer qui plus d'une fois m'avait tenté, mais que, vu son prix, je n'avais jamais songé à acheter. Cependant j'hésitais à accepter ce cadeau; Mademoiselle van V...s me dit :

« Quoi! Charles, vous ne voulez pas accepter un souvenir de votre amie! Cela me fait beaucoup de peine. » Je n'hésitai plus alors, et je lui en témoignai toute ma reconnaissance.

Comme sa sœur, Mademoiselle Henriette, était occupée avec plusieurs pratiques dans la boutique lorsque je m'en allai, je lui dis : « Ne vendez pas cette belle pipe, de grâce; je vous l'achèterai demain. C'est quarante-huit francs, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le Fourrier, » répondit-elle avec un air de contentement que j'attribuai à la satisfaction d'avoir vendu cette pipe.

Le lendemain, à midi, en entrant au magasin, je trouvai Mademoiselle Henriette dans son comptoir. Elle me dit : « Oh que je suis contente de vous voir avant que ma sœur ne rentre du sermon! Vous ne savez pas, voilà la pipe, je vous la donne; je ne veux pas d'argent de vous; de mes économies, je remplacerai les quarante-huit francs. »

Je ne voulais pas accepter; cela me mettait dans un embarras extrême. Dire à Mademoiselle Henriette que sa sœur m'avait donné l'argent pour acheter la pipe, c'était livrer un secret; dire à la sœur ainée que sa sœur cadette voulait me donner la pipe en cadeau, c'était un autre secret, et plus encore! Ma foi, j'acceptai de Mademoiselle Henriette la pipe; je l'embrassai pour lui prouver ma reconnaissance; mais il était temps que le régiment quittât Bréda, car j'aurais été obligé, par la suite, de soutenir en amour un feu croisé, ce qui eût bientôt découvert à Henriette sur quel pied j'étais avec sa sœur ainée, et à cette dernière combien sa sœur pouvait lui faire tort.

Avant le départ de Bréda, le régiment reçut l'ordre de couper la queue et les tresses, ce qui nous désespéra. Il ne fallut pas moins que le raisonnement tout-puissant des officiers, qui disaient à la troupe qu'on allait entrer en campagne, que ce serait beaucoup plus propre et surtout plus commode pour faire la guerre. Enfin le major Castex le voulut

positivement, il était fort aimé au régiment, et l'ordre fut exécuté.

Voilà donc où devaient aboutir les peines et les soins que j'avais pris de faire pousser ma chevelure qui, soit dit sans amour-propre, fournissait une des queues et des tresses les plus belles de la compagnie.

« Allons, dis-je à mon camarade Henri, le sacrifice en est fait, coupe, d'autant plus qu'il me faut des cheveux pour encadrer dans une bague et pour faire le collier d'un médaillon.

— Rien que cela! » me dit Henri, et il se mit à la besogne.

J'achetai un médaillon, je fis faire un collier de mes cheveux, et j'y mis une agrafe en or. Puis, dans une jolie bague, je fis placer une mèche, toujours de mes cheveux. Ces acquisitions me coûtèrent plus de soixante francs; mais je ne voulus pas rester en arrière des deux sœurs. La veille du départ, j'acceptai un punch que me donnèrent ces dames, et avant de les quitter, je glissai dans la main de chacune d'elles mon petit cadeau.

Le lendemain, à quatre heures du matin, en passant devant le logement de ces charmantes personnes, une fenêtre au deuxième étage s'ouvrit. Mademoiselle van V...s en pleurs et le mouchoir à la main, me faisait des signes d'adieu. J'y répondis à l'instant et cette bonne et excellente Mademoiselle van V...s disparut à mes yeux pour toujours!

Nous sortîmes de la Hollande par Nimègue, et nous remontâmes le Rhin sur la rive gauche jusqu'à Cologne, où le régiment arriva le 1er septembre; nous fûmes cantonnés au village de Bruhl. Après quinze jours de cantonnement, on organisa les quatre escadrons de guerre et l'on s'achemina vers Mayence; nous passâmes le Rhin le 20 septembre et, le lendemain, nous fûmes à Francfort.

L'étonnement fut grand pour le régiment, lorsqu'en défilant dans la grande rue de Francfort, il aperçut le colonel Marigni, en grande tenue du régiment, à côté du maréchal

Augereau, sur le balcon de l'hôtel du Cygne. Les cris de : Vive le colonel Marigni, éclatèrent depuis la tête du régiment jusqu'à la queue pendant tout le défilé. Pour les chasseurs, il était visible que le colonel leur était rendu et que son affaire avait bien tourné; et, en effet, le prince Murat s'était intéressé au sort de son ancien aide de camp. L'Empereur, qui avait su la manifestation du régiment lors de sa fête à la Haye, prononça ces paroles : « Un colonel qui est ainsi aimé de son régiment doit lui être rendu ». Il fit annuler toute la procédure, en disant qu'il était bon qu'un corps d'officiers s'aperçût des fautes de son colonel, mais qu'il n'aimait pas les dénonciateurs. Puis il avait donné l'ordre au colonel de venir prendre le commandement du régiment à son passage à Francfort.

Dès le lendemain, nous primes la route d'Allemagne par Aschaffenbourg et Wurtzbourg.

Depuis le jour que nous avions passé le Rhin à Mayence, le régiment faisait partie du 7e corps d'armée commandé par le maréchal Augereau qui manœuvra en suivant les mouvements de la Grande Armée. La guerre avec la Prusse était déclarée.

Le régiment était fort content d'avoir son colonel, mais il voyait avec peine s'éloigner du corps le major Castex. Ce dernier avait reçu l'ordre de se rendre à Bonn, petite ville auprès de Cologne où le dépôt que nous avions laissé à Bruhl s'était rendu. Jugez du désappointement du major qui aurait même préféré un grade subalterne pour rester à l'armée. Il priait, suppliait le maréchal Augereau de l'employer, ne fût-ce que pour assister à la première bataille. Notre régiment était depuis peu de jours en brigade avec le 7e chasseurs. Or ce régiment avait passé le Rhin sans colonel et sans major à la tête. M. Castex en fit l'observation au maréchal et obtint la permission de commander le 7e chasseurs jusqu'à ce que M. de Lagrange, son colonel, arrivât. Celui-ci ne parut pas de toute la campagne, et le colonel Marigni ayant été tué le jour de la bataille d'Iéna, le major Castex fut, le lendemain, comme on le verra, nommé colonel du 20e chasseurs à cheval.

Depuis le jour que nous avions passé le Rhin nous marchions en brigade; le 7e et le 20e chasseurs formaient alternativement l'avant-garde du 7e corps, et marchaient en tête de la colonne dans la direction de la Saxe.

Ce fut le 10 octobre, au passage de la Saale, devant la petite ville de Saalfeld, que le 3e corps d'armée, commandé par le maréchal Lannes, eut la première rencontre avec un régiment d'infanterie prussien, commandé par le prince Louis de Prusse, neveu du roi. Cette infanterie qui ne tenait pas devant nos troupes, se retirait en désordre au passage d'un gué sur la Saale, et le prince Louis, avec quelques hussards d'ordonnance, s'efforçait de rallier les fantassins, lorsqu'un maréchal des logis du 10e hussards français, qui s'appelait Guindey, arriva sur lui la pointe au corps, lui criant : « Rendez-vous, général, ou vous êtes mort!

— Moi me rendre, jamais! »

Et, relevant l'arme de Guindey, il lui porta un coup de sabre qui atteignit le maréchal des logis à la figure; il allait lui en donner un second coup, lorsque Guindey, ripostant d'un coup de pointe, traversa la poitrine du Prince et le jeta en bas de son cheval. Les ordonnances du Prince le voyant en combat singulier avec un soldat français, arrivèrent

Clichés typographique et imprimerie Bonnet, Valadon & Cie.

... En relevant l'arme de Guindey, il lui porta un second coup de sabre qui atteignit le maréchal des logis à la figure : il allait lui en donner un second coup, lorsque Guindey ripostant d'un coup de pointe, traversa la poitrine du prince...

(RÉCITS DE GUERRE, page 14.)

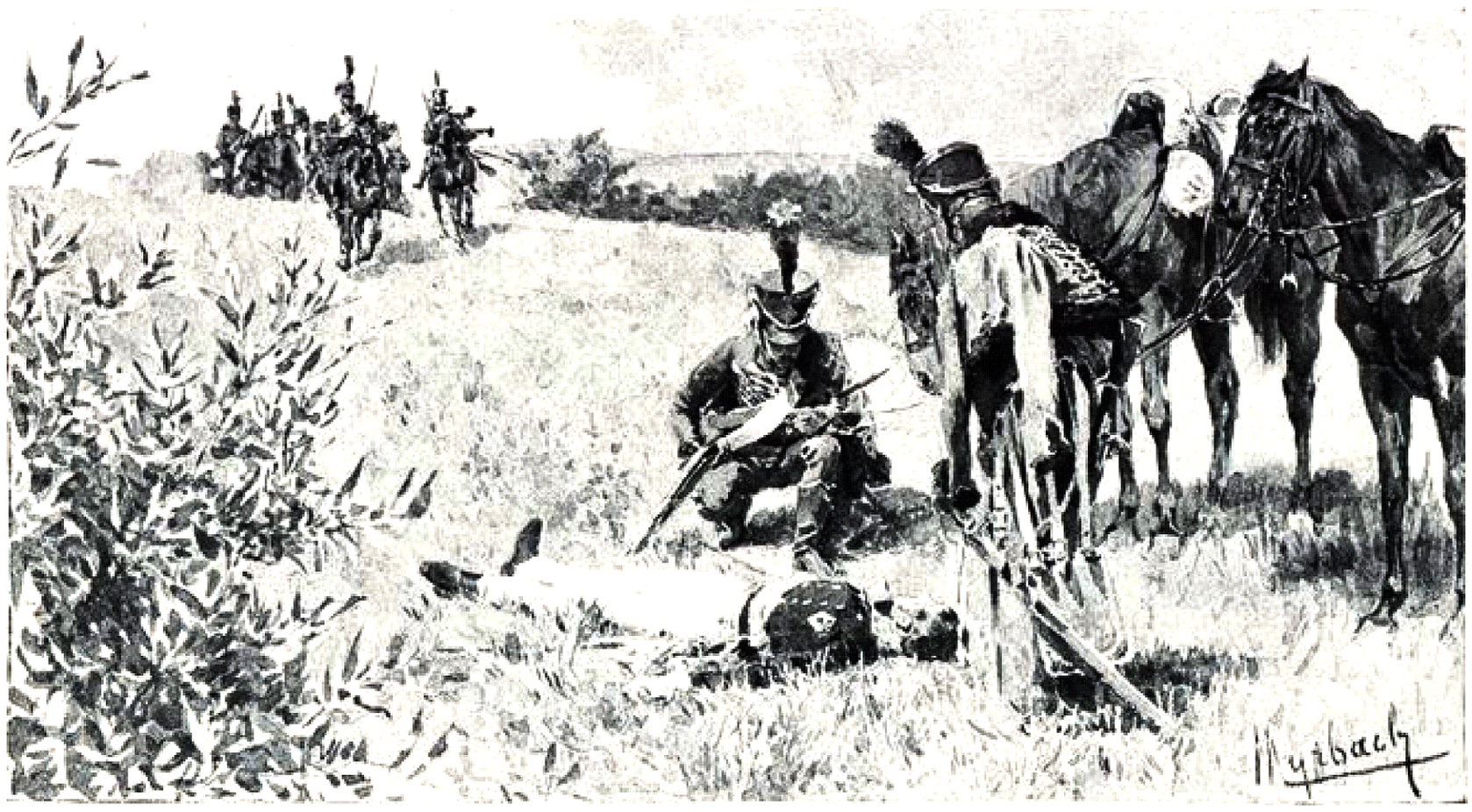
au galop, et ils se seraient infailliblement emparés de Guindey, ou ils l'auraient tué, si un hussard du 10ᵉ ne fût arrivé au galop en s'écriant : « Tenez bon, maréchal des logis! » Puis, lâchant un coup de pistolet, il étendit mort un hussard prussien ; ce que voyant, les ordonnances du Prince disparurent.

La mort du prince Louis de Prusse, quand elle fut connue de l'armée française, y donna lieu au couplet suivant, ce qui prouve que le champ de bataille n'engendre pas la mélancolie :

C'est le prince Louis-Ferdinand
Qui se croyait un géant
Ah! l'imprudent!
Un houssard, bon là!
Lui dit : « N'allez pas si vite
Ou bien, sinon ça,
Je vous lance un' mort subite
A la papa ». (*bis*)

Guindey, blessé comme il l'était, ne pouvait pas seul avec ce hussard tenir le terrain ; il se retira donc avec ce dernier sur le peloton du régiment qui soutenait les tirailleurs. Arrivé là, il dit à l'officier qui commandait :

« Lieutenant, si vous voulez pousser avec moi jusqu'à la rivière, à mille pas d'ici, nous y trouverons le corps d'un officier général que je viens de tuer ; c'est celui-là même



qui m'a blessé à la figure ; nous lui prendrons son épée et son crachat, si toutefois l'ennemi ne l'a pas enlevé. »

L'officier suivi de sa troupe partit au galop avec le maréchal des logis et arriva sur le terrain où deux hussards du 9ᵉ, qui étaient de brigade avec le 10ᵉ, se trouvaient déjà auprès du mort.